

QUI A TUÉ LE DUC DE DENSMORE ?

Claude Berge

PROLOGUE

Les huit récits suivants qui relatent des événements précédant le meurtre du duc de Densmore (découvert plus d'une année trop tard) ont été recueillis par le détective Ralston de Scotland Yard auprès des huit dernières personnes à avoir vu le duc en vie (à des moments différents, à savoir :

Miss Felicia WYNN, mannequin rencontrée par le duc à bord du *Sam Loyd* au cours d'une croisière en Méditerranée

Lady Cynthia MANSFIELD, joueuse professionnelle au casino de Monte-Carlo

Mrs Georgia BLAKE, théosophe végétarienne et spirite

Miss Diana MACLEOD, traductrice du livre de Georges PEREC *Les Choses*

Miss Emily HEALEY, lépidoptériste rousse

Miss Ann LAYBOURN, joueuse d'échecs avec un ELO à 2075

Miss Betty TOWNSEND, pianiste

Miss Helen GRIMSHAW jeune comédienne ayant joué à treize ans le rôle de Zazie à Nottingham, et à seize ans celui de Vittoria dans *Le Démon Blanc* de WEBSTER

En raison de l'ancienneté des événements, ces huit personnes n'ont pu se rappeler les dates exactes de leurs séjours respectifs chez le duc, et les récits qui s'y rapportent ne figurent donc pas ici dans l'ordre chronologique.

BETTY TOWNSEND

Cela faisait presque deux heures que Miss Betty Townsend, bercée par le ronronnement du train, regardait défilier le paysage de la campagne anglaise. Confortablement installée dans un coin du compartiment, elle songeait à ce qui devait l'attendre, des vacances sur une île inconnue, étendue sur le sable fin et blanc d'une crique paradisiaque. Puis, elle revit un visage d'homme presque oublié, ce qui suscita en elle un curieux mélange de nostalgie et d'inquiétude.

Betty Townsend tira de son sac une lettre sur bristol avec le chiffre du duc de Densmore. Le texte était si surprenant qu'elle le connaissait presque par coeur ; néanmoins, elle le relut d'un bout à l'autre avec la même attention qu'au premier jour :

« Chère Betty,

Après tant d'années de silence, vous allez sans doute vous étonner de ma missive et (si vous me pardonnez) de mon invitation à venir passer quelques jours cet été dans ma propriété de l'île de White, au large de la côte du Dorset ; ne serait-il pas plaisant que nous échangions nos souvenirs de Malaisie et que nous tentions de revivre cette mémorable chasse aux papillons pour laquelle nous courions ensemble avec tant d'insouciance dans les jardins de Penang après le même *Papilio Euterpinus* femelle ?

A la mort de mon oncle, comme vous le savez sans doute, j'ai hérité d'un petit château quelque peu délabré, la seule demeure bâtie sur un îlot très isolé mais charmant ; ce site enchanteur vous plaira sûrement. Actuellement, j'y vis en ermite (avec pour seul domestique mon majordome Stewart, qui est aussi un excellent cuisinier), et depuis presque deux ans, mes recherches m'ont occupé, ici, loin de tous contacts avec la vie londonienne. Récemment, j'ai fait installer dans les différentes tours du château des petites chambres indépendantes aménagées en studio (avec des réfrigérateurs toujours bien garnis) pour que des amis puissent venir me visiter tout en gardant la plus totale liberté ; d'ailleurs, la configuration du château, avec ses étroits labyrinthes, ses douves encaissées, ses petits salons confortables, est idéale pour une retraite studieuse et quasi-solitaire qui ne peut que plaire à d'incurables excentriques comme vous ou moi. Lorsque vous le désirerez, et si vous prévenez Stewart suffisamment tôt le matin, nous pourrons dîner ensemble, écouter sur un vieil appareil à disques de la musique de Greensleeves, nous affronter aux échecs, parler littérature ou chiffons. Bien entendu, il y a aussi une petite crique de sable fin où l'on peut se baigner, et j'espère d'autres invités qui seraient heureux de jouer au scrabble avec vous. Si ce projet vous séduit, faites moi savoir le plus tôt possible le jour et l'heure de votre arrivée pour que Stewart aille vous chercher à la gare de Craymouth, car le canot automobile du château est le seul moyen de communication avec la côte de l'Angleterre.

Croyez, chère Betty, à ma très vive admiration,
votre dévoué

Jeremy Morse »

La lettre était accompagnée d'un billet de train en première classe valable sans date jusqu'à la gare de Craymouth. Betty ferma les yeux et essaya de se rappeler le nom de cet hôtel de Singapour où elle avait passé de si charmants moments en compagnie du duc. Le *Raffles*, oui, c'est bien ça... Un soir, dans le bar-salon si agréablement aéré par des ventilateurs géants au plafond, on lui avait demandé si elle voulait bien remplacer la pianiste de l'hôtel qui était souffrante. Elle avait accepté, et pendant presque toute la soirée, Jeremy, un verre de whisky à la main, était resté à la contempler. Il souriait, et son regard allait sans cesse de ses yeux à ses mains. Ce furent sans doute les instants les plus heureux de son existence. Malheureusement, après plusieurs jours idylliques passés à Singapour et un court voyage en Malaisie, elle dut rentrer précipitamment en Angleterre, son père étant tombé gravement malade. Depuis lors, la seule fois où elle entendit parler du duc, ce fut pour apprendre que Jeremy l'avait remplacée par une certaine Georgia, une grande femme un peu folle qu'ils avaient d'ailleurs rencontrée ensemble au *Raffles*. Que cette aventure lui paraissait lointaine !

Bercée par le mouvement du train, Betty ferma les yeux et ne tarda pas à s'assoupir. Elle se réveilla brusquement lorsque son compagnon de wagon, un vieillard chauve et pâle qui lisait le *Times* depuis le départ de Londres, dit d'une voix fluette :

- Miss, je crois que vous êtes arrivée !

Sur le quai, elle aperçut un petit homme replet habillé de noir qui brandissait une pancarte avec son nom : c'était certainement Stewart, le majordome du duc, auquel elle fit un signe de la main. L'homme en noir s'avança :

- Miss Townsend, je suppose ?

Puis, sans attendre de réponse, Stewart s'inclina cérémonieusement, s'empara de sa valise de cuir souple et se dirigea vers l'embarcadère. Un petit bateau à moteur portait en lettres de cuivre le nom : « Ile de White ». Visiblement, cette embarcation n'était pas toute jeune, mais sa peinture écaillée laissait deviner une coque d'acajou au profil élégant qui témoignait d'un passé plus fastueux. Un cageot plein de légumes, une caisse de whisky, un gros paquet enveloppé d'une toile imperméable brune soigneusement ficelée occupaient déjà toute la plage arrière. Stewart jeta par-dessus la valise de cuir, aida Betty à monter à bord et mit le moteur en route.

La mer, d'habitude agitée en cette saison, était maintenant calme et bleue ; le soleil, déjà sur son déclin, faisait miroiter les frémissements de l'eau. Betty, les cheveux au vent, humait avec délice l'air marin, et sa peau s'imbibait des embruns qui jaillissaient autour d'elle. En moins de quarante minutes, on vit apparaître un îlot rocailleux que le canot contourna. A présent, on apercevait le château, dont la partie principale surmontait un précipice où la mer s'engouffrait avec fracas. « Quelle demeure fantastique ! », songea Betty. Elle s'étonna cependant que les étages supérieurs, démolis et non reconstruits, aient été remplacés par un toit d'ardoises verdâtres en pente douce, probablement pour abriter un grenier. Le mur de ronde était flanqué de quatre tours basses auxquelles on avait impudemment ajouté des fenêtres à guillotine pour le moins anachroniques.

Le canot longea un étroit chenal bordé de brise-lames pourrissants et s'approcha lentement de son bassin, un trou rectangulaire creusé dans le rocher à la dynamite, ainsi que le témoignaient les morceaux de rocs éclatés encore éparpillés autour de l'appontement. Betty remarqua avec quelque désappointement que Jeremy n'était pas au débarcadère pour l'accueillir. Devinant sa déception, le taciturne Stewart intervint, et dit d'une voix embarrassée :

- Monsieur le duc ne pourra pas vous voir avant ce soir, mais le dîner sera servi au grand salon à huit heures. Cela vous convient-il ?

Betty acquiesça en silence ; elle essayait de réprimer une inquiétude croissante devant la vacuité et le silence du lieu. Sur le paquet de toile brune, que Stewart venait de décharger sur le ponton, elle crut apercevoir des taches de sang...

Le domestique vérifia les amarres et reprit :

- Miss, puis-je vous montrer votre chambre ?

Sur un petit signe de tête de Betty, il prit sa valise et ils s'engagèrent tous deux sur un petit sentier rocailleux qui les amena immédiatement devant le château. Le pont-levis, qui enjambait des douves presque à sec, semblait trop vétuste pour pouvoir fonctionner ; et certaines de ses planches avaient été remplacées par des lattes de béton. Lorsqu'ils le franchirent, ils ne pénétrèrent pas à l'intérieur du château mais longèrent les murailles sur le parapet extérieur jusqu'à un portail aménagé dans la première tour : c'était là que se trouvait la chambre de Betty.

Ce n'est que beaucoup plus tard, en rentrant à Londres, que Betty se remit à penser avec horreur au paquet de toile brune sanguinolent, ainsi qu'aux réactions surprenantes

des trois autres invitées rencontrées sur l'île : Mrs Helen Grimshaw, Lady Cynthia Mansfield, et Ann Laybourn.

DIANA MACLEOD

Toute la matinée, Diana s'était sentie nerveuse. Le duc, un homme de haute taille, légèrement voûté avec des moustaches grisonnantes, était bien tel qu'elle se l'imaginait, mais ses propos timides et maladroits lorsqu'il l'avait accueillie à son arrivée, n'étaient pas les paroles chaleureuses qu'elle avait espérées. Un jour, à la suite d'une chronique qu'elle avait publiée dans le *Sunday Times*, elle avait reçu une lettre d'un lecteur inconnu particulièrement spirituel, à laquelle elle avait immédiatement répondu. Cela faisait maintenant presque deux ans qu'ils s'écrivaient pour communiquer leurs impressions sur les livres récemment lus, sur les événements artistiques rapportés dans les journaux, sur des faits divers londoniens. Cependant, rien dans leur relation épistolaire, qui restait malgré tout impersonnelle, presque professionnelle, n'avait laissé présager à Diana cette invitation à venir passer quelques jours à l'île de White, auprès de ce duc qu'elle n'avait jamais vu !

Après les politesses d'usage, Sir Jeremy Morse avait tenu à la conduire lui-même à sa chambre qu'il avait fait installer dans une des tours. C'était presque un appartement, car à l'intérieur de ces murs médiévaux se trouvaient également un petit salon et une kitchenette avec toutes les provisions nécessaires pour un séjour de plusieurs jours. Une étroite fenêtre repeinte en blanc donnait sur le versant le plus ensoleillé, et on pouvait voir des bouquets de lauriers, des vieux rosiers enfouis dans le feuillage plus épais des rhododendrons, des petits hêtres ligneux, qui bordaient un étroit sentier conduisant en pente douce jusqu'à la plage.

Un grand lit de style Chippendale recouvert d'une étoffe grenat occupait la plus grande partie de la pièce ; à gauche, de chaque côté de la fenêtre, deux petites aquarelles du XVIII^e siècle signées R. C. Williams représentaient l'une un voilier luttant contre des flots déchaînés, et l'autre des marins sur la banquise en train de dépecer une baleine. Plus loin, une coiffeuse surmontée d'un miroir dans un cadre ovale et un petit fauteuil tendu de velours pâle, apparaissaient dans la pénombre. Une lourde table en bois sculpté supportait un grand vase de porcelaine chinoise rempli de roses. A la droite du lit, une table de chevet en acajou verni, présentait en son milieu une planchette mobile sur laquelle quelques livres paraissaient avoir été oubliés.

Ce jour-là, après une matinée passée à écouter les bavardages futiles de Lady Cynthia sur ses aventures au casino de Monte-Carlo, Diana décida de se réfugier dans sa chambre ; exténuée, elle s'allongea sur son lit, regarda les murs fraîchement repeints de blanc, les aquarelles qui les ornaient, et prit au hasard un des livres sur l'étagère de la table de chevet : *The best Chess Problems, compiled by B. P. BARNES*. Les trois livres suivants étaient les oeuvres célèbres de Lewis CARROLL, accompagnées d'un petit traité de mathématique ayant pour nom d'auteur : Ch. DODGSON. D'autres ouvrages portaient les noms de Paul ARMSTRONG, de Jack WHELFINE, de Jack TOY, de C. BANK, de P. BAKEHOUSE. Le dernier sur l'étagère, magnifiquement relié en maroquin rouge, était un livre de poèmes métaphysiques de T. S. ELIOT que Betty ouvrit distraitemment ; sur la page de titre, une main impudente avait écrit à l'encre violette ces quelques mots : « T. ELIOT, TOP BARD, NOTES PUTRID TANG EMANATING, IS SAD. I'D ASSIGN IT A NAME : GNAT-DIRT UPSET ON DRAB POT-TOILET. »

En relisant ces lettres en sens inverse, Diana vérifia qu'il s'agissait bien là d'un palindrome, ce qui réveilla en elle d'anciennes rêveries sur l'irritant déroulement linéaire du temps (« Pourquoi ne pourrions-nous jamais l'inverser comme H. G. WELLS ou Frédéric BROWN ? »). Elle songea surtout à cette pièce de théâtre qu'elle avait commencé d'écrire et qu'elle ne finirait jamais, cette pièce où l'ordre d'entrée en scène des différents personnages suffisait à déterminer complètement l'intrigue, alors qu'en inversant l'ordre de ces interventions, on obtenait une nouvelle pièce... qui révélait une intrigue toute différente : un théâtre palindromique, en quelque sorte. C'est alors que le soleil resplendissant de cet après-midi d'été la rappela à d'autres réalités : elle décida alors d'aller rejoindre la jeune Emily Healey qui devait déjà être en train de se dorer sur le sable, dans la crique au bout du sentier...

Durant tout son séjour chez le duc, Diana rencontra deux invitées, Miss Healey et Lady Mansfield.

FELICIA WYNN

Miss Felicia Wynn était une superbe créature, avec une épaisse chevelure auburn encadrant un visage particulièrement émouvant. Sa bouche sensuelle soulignée de rouge, son regard effronté, son allure délurée avaient envoûté la plus grande partie de la population mâle du paquebot *Sam Loyd* au cours d'une croisière en méditerranée, l'été dernier. Le duc de Densmore, qui se trouvait également à bord du *Sam Loyd* en tant qu'invité du commandant, ne fut pas le dernier à être sensible aux charmes de cette passagère si différente des autres ; il commença à lui offrir ses jetons de bingo pour terminer par un cadeau somptueux : un bracelet de brillants acheté pendant une escale à Naples. Aussi, Felicia ne fut-elle pas particulièrement étonnée de recevoir un jour une lettre du duc l'invitant à venir passer quelque temps chez lui dans son château de White.

- Je reviendrai la bague au doigt, ou le duc sera un homme mort, avait-elle confié à une camarade, mannequin comme elle.

Quand le canot automobile du château la déposa sur le ponton de l'île, le duc n'était pas là pour l'accueillir. « Comme c'est étrange », se dit-t-elle. Mais le lendemain, Stewart, qui l'avait installée dans l'une des tours, lui apporta un mot écrit du duc, l'invitant à venir prendre le thé au château.

À cinq heures précises, habillée d'un pantalon blanc à pinces et d'un pull-over à col roulé qui la moulait étroitement, elle franchit le seuil du château, monta les trois marches et poussa la porte de chêne légèrement entrouverte. Stewart, toujours habillé de noir, la fit immédiatement entrer dans un hall dont les murs étaient ornés de portraits à l'huile du XVIII^e et du XIX^e portant des signatures prestigieuses : Reynolds, MacDiarmid, George Romney. La porte du petit salon s'ouvrit : Sir Jeremy Morse accueillit la visiteuse avec empressement.

- Felicia, comme vous n'avez guère changé... Désirez-vous une tasse de thé ?

Jeremy la prit par la main et la fit asseoir près de la table Mackmurdo où étaient disposées des tasses en porcelaine de Wedgewood avec, sur un plateau d'argent, des montagnes de muffins. L'air jovial de Felicia se transforma vite en une moue boudeuse lorsqu'elle s'aperçut de la présence de deux autres femmes. La première, très élégante dans un tailleur de shantung vert, portait en outre une grosse broche en or représentant une étoile ; son assurance, sa distinction étudiée déplurent immédiatement à Felicia.

La seconde, beaucoup plus jeune, avait une robe de soie noire fermée jusqu'au cou qui mettait en valeur son teint d'ivoire et sa chevelure rousse. « C'est elle que j'ai surprise hier soir en train de se faufiler par la grille de l'entrée », songea Felicia, qui réussit néanmoins à lui adresser un sourire charmant.

- Oh ! reprit Jeremy, permettez-moi de vous présenter Miss Ann Laybourn, qui est venue me provoquer aux échecs, et Miss Emily Healey, avec qui nous avons une passion commune...

A Ann et à Emily, il présenta Felicia en termes flatteurs. Après les quelques formules de politesse habituelles, Emily, qui s'avérait être comme le duc une experte en papillons exotiques, fit d'office la maîtresse de maison et remplit les tasses de thé avec autorité. La conversation repartit sur un ton mondain.

- Vous nous avez toutes installées dans des tours extérieures, commença Emily en riant ; mais l'une des tours ne nous est-elle pas interdite ? Sinon, pourquoi cette pancarte avec « Danger, Défense d'entrer », accrochée au gros verrou ? Ne seriez-vous pas Barbe-bleue ?

Un sourire plissa le visage bronzé du duc.

- Vous n'allez pas croire... enfin, vous allez peut-être le rencontrer un jour. Ce studio est occupé... par un jeune crocodile, le seul survivant de quatre petits crocodiliens achetés à Singapour pour peupler les douves du château...

La même expression d'incrédulité apparut simultanément sur les traits d'Ann, de Betty et de Felicia.

- Comme vous pourrez le constater, Stewart et moi, nous soignons particulièrement ce dernier rescapé, reprit le duc d'un air amusé. Nous le nourrissons avec de la viande crue... enfin seulement deux fois par mois, heureusement. Cette espèce de crocodiles asiatiques peut d'ailleurs rester un mois entier sans manger. Depuis que les douves du château sont à sec, il réside dans la salle de bain de la quatrième tour...

Le duc fit une pause pour guetter des réactions sur les visages qui l'entouraient, puis ajouta :

- Il semble parfaitement heureux au fond d'une baignoire à moitié remplie d'eau, rassurez-vous.

- Est-il affectueux ? plaisanta Ann.

- Enfin, nous l'aimons bien... tant qu'il ne sort pas de sa baignoire.

- Comment l'appellez vous ?

- Nous l'avons baptisé Archimède, bien entendu.

La conversation s'orienta ensuite sur les curiosités qu'offrait ce château médiéval si insolite au milieu d'un îlot minuscule.

- A-t-on trouvé des oubliettes ? demanda Felicia, soudainement intéressée.

Le duc toussota.

- Non, mais dans le sous-sol, il y a mieux : un réseau de couloirs secrets, un véritable labyrinthe qui a servi jadis à enfermer des prisonniers, à ce qu'il paraît. Si la porte d'accès (que vous avez dû apercevoir sous le pont-levis) est toujours fermée à clé, c'est parce que Stewart y range toutes sortes d'outils. Le générateur d'électricité qui alimente le château, les disjoncteurs individuels des studios, des sacs de ciment qui ne servent plus, et beaucoup d'autres choses encombrant ces couloirs. Mais il y a encore des passages inexplorés...

- Ne pouvons nous pas aller les visiter, par simple curiosité ? s'enquit Emily dont les yeux brillaient d'excitation.

Le duc répondit avec sérieux :

- Difficile, très difficile ! Seul Stewart a une clé et il la cache soigneusement ; un accident est si vite arrivé !

A ce moment précis, le majordome entra et annonça qu'un souper était servi dans la salle à manger. Peu de temps après le dernier verre de sherry, Felicia et Emily se retirèrent, tandis que Jeremy et Ann restaient seuls dans la bibliothèque pour jouer aux échecs.

Lorsque, quelques jours plus tard, Felicia quitta l'île de White pour rentrer à Londres, Stewart remarqua que son entrain avait disparu. Ses yeux cernés cachaient mal sa fureur. « Pourquoi le duc m'a-t-il invitée avec cette pimbêche de joueuse d'échecs et avec cette rousse irlandaise ? » se demandait-elle. Felicia se promit de ne jamais revenir.

CYNTHIA MANSFIELD

Lorsque l'élégante Lady Cynthia, coiffée d'un large chapeau noir agrémenté de fleurs aux couleurs pastel, se hissa gracieusement hors du canot pour prendre pied sur l'île de White, elle n'accorda pas la moindre attention au paysage sauvage rempli des cris des mouettes, ni à ce château vétuste qu'elle ne connaissait pas : elle avait accepté l'invitation du duc uniquement dans l'intention de jouer aux cartes avec lui, et surtout de regagner l'argent qu'elle avait perdu au cours d'une partie de bridge mémorable à Londres. Le duc avait eu une veine insolente, ce soir-là, et depuis lors elle ne pensait plus qu'à prendre sa revanche.

Dans l'île, Cynthia Mansfield ne put rencontrer que des femmes : il y avait Betty Townsend, qui avait donné un soir un récital de piano au château mais qui ne savait même pas jouer au bridge ; Ann Laybourn, qui ne s'intéressait qu'aux échecs ; Diana Macleod, qui semblait préférer la lecture ; même Emily Healey, qui paraissait pourtant être une jeune personne intelligente, n'avait pas montré plus d'enthousiasme que les autres pour ses jeux d'argent.

Comme Cynthia était la seule invitée à être logée dans le corps du château, qui était déserté après dix heures, les soirées lui paraissaient solitaires et ternes. Une nuit, comme le sommeil ne venait pas, elle sauta hors du lit, enfila ses pantoufles, et descendit à la cuisine pour se préparer une boisson chaude ; arrivée au bas de l'escalier, une silhouette accroupie dans l'obscurité jaillit soudainement et la bouscula violemment avant de disparaître par la porte d'entrée. Cynthia poussa un cri, perdit l'équilibre, et se trouva projetée contre le sol carrelé. Il fallut que le majordome, réveillé par le bruit de sa chute, l'aidât à regagner son lit. Le lendemain matin, Cynthia décida de ne rien dire et nul ne fit allusion à cet incident.

Au cours de l'après-midi, Ann vint aimablement proposer à Cynthia d'assister au grand événement de l'île : Sir Jeremy allait donner au crocodile son repas bimensuel ! Cynthia, qui n'était pas au courant de l'existence d'Archimède, eut quelques difficultés à se laisser convaincre. Finalement, vers les quatre heures, Ann, Cynthia et Betty accompagnèrent le duc qui ouvrit solennellement le portail de la quatrième tour, celui avec une pancarte. La chambre semblait vide, mais au fond un passage donnant sur une salle de bains découvrait des seaux, des brosses, des éponges. Dans la pénombre, tapi au fond de sa baignoire, le saurien dormait. Le domestique arriva en portant un

paquet enveloppé de toile brune et tourna le commutateur. Une lumière crue inonda les deux pièces et Betty reconnut aussitôt le paquet sanguinolent qui l'avait intriguée dans le canot. Stewart dénoua soigneusement la ficelle et l'on vit apparaître, pêle-mêle, des déchets de boucherie, des poumons de cabri, des abats, tandis qu'une odeur âcre commençait à envahir la pièce : le festin d'Archimède pouvait commencer...

ANN LAYBOURN

Miss Laybourn arriva dans l'île de White par une matinée brumeuse ; elle portait sur son tailleur de tweed vert une longue étole indienne, flottant au vent, mais solidement retenue par une grosse broche d'or massif représentant une étoile ayant à son centre un diamant. Dès ses premiers jours dans l'île, Ann Laybourn apparut comme une personne décidée, tout le contraire de Cynthia Mansfield qu'elle paraissait détester. On la vit critiquer ouvertement Betty sur sa façon de jouer Chopin au piano, donner des conseils vestimentaires à la petite Mrs Blake, lancer des ordres avec autorité à Stewart. Fort heureusement, elle ne s'attardait jamais avec les autres invitées. Parfois, en fin de soirée, elle s'isolait avec le duc devant un échiquier ; c'était en effet une très forte joueuse, et les mauvaises langues prétendaient que la vraie raison de sa visite dans l'île était sa volonté d'affirmer sa supériorité au noble jeu sur Sir Jeremy, qui avait pourtant brillé jadis dans différents tournois.

Un jour, cependant, elle raconta à Felicia comment elle avait fait la connaissance du duc.

- Jeremy ? je l'ai connu avant vous toutes... C'était à Singapour, où il cherchait surtout à enrichir sa collection de papillons. Un soir, à l'hôtel, il m'a paru si désespéré, seul devant un verre de scotch, que j'ai senti que je devais immédiatement le prendre sous ma protection.

A la lueur du soleil couchant, une mouette passa au-dessus de leurs têtes en criant.

- Qu'avait-il ? demanda Felicia. N'avait-il pas ses amis habituels ?

- Je ne sais pas, il devait être malade. C'est pourquoi je ne l'ai pas quitté pendant toute une semaine. Nous avons été ensemble acheter de très jeunes crocodiles à un vieux chinois de Tanjong Katog Road ; il m'a accompagnée dans mes shoppings vestimentaires. A cette époque, il buvait beaucoup.

Felicia se demanda où elle voulait en venir.

- Un soir, reprit Ann, un terrible accident arriva. Il conduisait vraiment trop vite dans Beach Road et il avait probablement trop bu ; son automobile heurta un boy de l'hôtel. Le soir même, nous sommes partis précipitamment pour Jakarta, et je crois qu'il n'a plus jamais remis les pieds à Singapour...

A ce moment, Emily apparut et vint proposer à Felicia de venir dans son studio pour une tasse de thé, ce que cette dernière accepta avec empressement pour échapper aux bavardages d'Ann.

Lorsque Miss Laybourn repartit avec le canot, elle confia à Stewart qu'elle n'avait apprécié la compagnie d'aucune des invitées rencontrées : ni Felicia, ni Emily, ni Diana, ni Cynthia, ni Betty, ni Georgia. Elle portait toujours autour du cou son étole indienne flottant au vent, mais le majordome remarqua que la superbe broche en or n'était plus là pour la tenir.

EMILY HEALEY

Lorsque miss Healey débarqua dans l'île de White, ses jeans délavés, son sac de grosse toile plein de livres, sa chevelure rousse ébouriffée ne lui donnaient pas l'allure d'une lady en visite chez un duc. A moitié irlandaise, elle avait fréquenté pas mal d'universités sur le sol britannique, et venait de passer deux ans dans l'état de Sarawak, parmi les Dayaks, grâce à une bourse que lui avait octroyée l'université de Manchester pour écrire une thèse sur les papillons des forêts de Bornéo. C'est là-bas qu'elle fit la connaissance du duc.

Jeremy, accompagné d'un guide chinois qu'il avait loué à Kuching, venait de marcher plusieurs heures, dans la boue et sous une pluie tropicale : il avait en tête de retrouver auprès de populations primitives un peu de sérénité. Il venait de se faire voler presque tous ses bagages à Jakarta, dans l'immense hall de l'hôtel Borobudur, où des Indonésiens apparemment inactifs, éparpillés jusque au seuil de la piscine, attendaient le touriste distrait. Ce furent sans doute sa fatigue et sa pauvreté apparente qui séduisirent Emily au premier abord.

Les premiers contacts du duc avec les fameux « Dayaks coupeurs de têtes » furent pleins de surprises. Après s'être hissé non sans peine dans l'immense maison sur pilotis, la « long-house », où vivait tout le clan, il fut accueilli fort poliment par le chef qui lui offrit le gîte et le couvert : le gîte, parce qu'il restait un emplacement dans la galerie extérieure où on lui proposa de dormir sur un matelas de branchages parmi les chiens et les vieillards ; le couvert, parce qu'une vieille femme aux dents rougies au bétel s'offrit pour cuire son riz, qui, mélangé avec des morceaux de viande qu'elle aurait elle-même mâchés pour les attendrir, pourrait faire un festin de choix. Les deux fils du chef, ayant gagné quelque argent en ville, étaient en train d'installer un générateur d'électricité à pétrole afin de produire un peu de lumière à la tombée du jour. Le guide chinois commença à distribuer des gâteaux secs achetés à Kuching ; puis, on expliqua au duc que les Dayaks étaient disposés à faire la fête avec danse et musique, mais comme il y avait eu un deuil la veille, il lui fallait d'abord payer « l'amende » : c'est-à-dire... deux dollars ! On lui dit aussi que la « chambre » la plus reculée était occupée depuis plusieurs mois par une jeune fille européenne qui travaillait d'arrache-pied à une thèse scientifique et qui tapait toute la journée sur sa machine à écrire portable. Quand, vers le soir, la jeune fille apparut, il eut un éblouissement ; et il ne tarda pas à quitter le lit de branchages de la galerie commune pour rejoindre celui de la ravissante étudiante rousse.

Le beau temps semblait persister dans l'île de White ; aussi Emily allait-elle souvent dans la petite crique isolée aux environs de midi, au moment où elle était sûre de ne rencontrer aucune des autres invitées. Elle apportait seulement un plaid écossais qu'elle étalait autour d'elle, et un roman policier d'Agatha Christie, qu'elle abandonnait dès que Jeremy venait la rejoindre. Et leurs étreintes, dans l'eau ou sur le sable chaud, étaient aussi passionnées que sur la pauvre couche de branchages de la long-house.

Un jour, où le soleil était particulièrement ardent, elle emmena à la plage une lunette de marin qui avait été oubliée dans un tiroir de sa chambre ; alors qu'elle enlevait son chemisier et son jean pour passer un bikini des plus rudimentaires, elle entendit tout près d'elle, un bruit de chute de pierres. Intriguée, elle regarda autour d'elle ; puis, ne voyant rien, dirigea sa lunette sur une silhouette de femme qui paraissait se dissimuler derrière un buisson. Lorsqu'elle appela, la silhouette disparut. Ce jour-là,

le duc ne vint pas la rejoindre.

Vers la fin de son séjour, tout parut différent à Emily : sans raison apparente, le duc semblait préoccupé, voire distant. Bien sûr, elle avait suspecté Felicia Wynn, ce mannequin aux allures désinvoltes ; ou Cynthia Mansfield, si spirituelle et à l'aise dans les conversations de salon ; ou Ann Laybourn, qui s'isolait parfois avec le duc sous prétexte de jouer aux échecs ; et même Diana Macleod avec son air d'intellectuelle à lunettes. Bref, elle les avait jalousées toutes. Et lorsque déçue et soucieuse, elle dut reprendre le canot pour regagner la côte, elle s'interrogeait encore sur les raisons d'un tel changement... et elle commença à soupçonner quelque sombre conspiration.

GEORGIA BLAKE

Le beau temps, ce jour-là, semblait se gâter, et le canot automobile qui était venu chercher Mrs Blake à Craymouth était particulièrement chargé : ses trois grosses valises occupaient à elles seules toute la plage arrière. Lorsque Stewart parvint à accoster dans l'île près du ponton, la nouvelle invitée, une grande femme brune vêtue d'un ample manteau de pluie, secoua sa chevelure trempée et s'engagea avec assurance sur le sentier du château.

Mrs Georgia Blake faisait partie d'une secte végétarienne originaire de Java qui ne lui autorisait en guise de nourriture que certains produits presque impossibles à trouver sur la côte de l'Angleterre ; aussi ne voyageait-elle qu'avec un monceau de provisions.

En outre, elle avait emporté plusieurs livres de friandises à base de soja pour offrir à Sir Jeremy, qu'elle espérait bien convertir. Le duc vint à sa rencontre, et, avec un sourire chaleureux, lui murmura à l'oreille :

- Vraiment, Georgia, je ne vous reconnais plus. Pourquoi n'avez vous pas emmené un de vos chats favoris ?

Elle balbutia, d'un air pincé :

- Oh ! Jeremy, pas maintenant... je préfère vous raconter tout plus tard.

Vers le soir, elle fit la connaissance de Miss Grimshaw, qui errait dans les salons du château avec l'air perdu. La jeune fille, visiblement, était malheureuse, et Georgia lui proposa immédiatement de lui lire les lignes de la main. D'une voix mystérieuse, elle lui murmura :

- Oh ! je vois des influences néfastes tout autour de vous... Des hommes qui vous veulent du mal, méfiez-vous !

Helen Grimshaw parut inquiète :

- S'il vous plaît, dites moi qui sont ces hommes... Pourquoi ne viendriez vous dans mon studio ? nous pourrions en reparler, et j'ai préparé pour le dîner mon fameux « irish stew »... il y en a largement pour deux.

- Hélas, ma chère enfant, je suis strictement végétarienne... Mais venez donc me retrouver plus tard, je suis dans la tour voisine de la vôtre.

Le séjour de Mrs Georgia Blake au château de White fut de courte durée. En tant que médium, elle organisa au moment du thé, quelques séances de spiritisme qui ennuyèrent tout le monde. Elle prédit à Ann Laybourn un mariage heureux avec beaucoup d'enfants, et au Duc, elle annonça une mort violente très prochaine. A part Helen Grimshaw qu'elle avait prise en affection, elle ne rencontra personne d'autre dans l'île.

Elle repartit comme elle était venue, c'est-à-dire en plein orage avec une mer démontée.

HELEN GRIMSHAW

La jeune Miss Grimshaw avait accepté l'invitation du duc pour une raison très précise : comédienne, elle avait été prévenue par son régisseur que Sir Jeremy Morse commanditait une pièce de théâtre à Nottingham, et elle espérait bien pouvoir y jouer un premier rôle.

Sa jeunesse, son regard plein de promesses, sa silhouette élancée, ses longues jambes galbées, dévoilées généreusement par une mini-jupe noire, n'eurent pas auprès du duc le succès qu'elle escomptait. Mais elle ne renonçait pas. Un soir, à Betty Townsend qui s'était mise au piano, Helen lui demanda d'une voix douce de bien vouloir l'accompagner : elle voulait chanter un air d'Ophélia. Malheureusement, le majordome vint interrompre le concert en demandant au duc de venir de toute urgence pour constater quelques dégâts dûs au vent. Helen devint subitement pâle, et Mrs Blake dut consoler la pauvre enfant, dont la déception était par trop visible.

Un autre fois, Helen se fit vertement rabrouer par Lady Mansfield qui, étant elle-même en robe de soie noire, ne pouvait tolérer la tenue vestimentaire trop désinvolte de la jeune fille. Quant au duc, il lui affirma un jour d'un ton sec qu'il n'avait aucune pièce de théâtre en vue, et lui suggéra de changer de métier.

Helen Grimshaw quitta l'île sans tarder avec des idées de meurtre.

LE DÉTECTIVE RALSTON

Lorsque, par une froide matinée de décembre, le détective Ralston et l'inspecteur Vaughan mirent pied sur le ponton de l'île de White, un vieux canot automobile défoncé par les tempêtes gisait sur le rocher. Un pêcheur de Craymouth avait signalé que Sir Jeremy Morse et son majordome Stewart n'avaient pas été aperçus depuis plus d'un an, et nul n'avait entendu dire qu'ils étaient repartis en Malaisie : Scotland Yard désirait donc ouvrir une enquête.

Lorsque les deux policiers poussèrent la porte du château, qui n'était pas fermée à clé, ils furent immédiatement assaillis par une odeur de moisi et de bois pourri ; les tableaux étaient toujours accrochés aux murs, mais les meubles précieux suintaient d'humidité.

Ils découvrirent ensuite qu'une des tours avait été dévastée par une violente explosion, ne laissant que des meubles carbonisés avec les cadavres de deux hommes... et d'un crocodile !

Une enquête plus minutieuse leur apprit que les deux cadavres calcinés étaient bien ceux du châtelain et de son domestique, qu'une charge explosive avait été branchée fort habilement sur un des disjoncteurs situé dans les labyrinthes. L'accès à ces labyrinthes se faisait par une lourde porte de chêne, située sous le pont levis et fermée à clé par une serrure inviolée. Dans la chambre à coucher du duc, ils découvrirent un carnet d'adresses humide, avec les noms et les adresses des dernières personnes ayant séjourné dans l'île de White (et ils purent vérifier par la suite auprès des pêcheurs de la côte

qu'à part les huit femmes dont les noms étaient soulignés dans le carnet, aucun autre visiteur n'avait été vu à l'embarquement). Dès leur retour à Londres, ils contactèrent ces personnes et prirent leur dépositions : ces huit femmes honorables ne purent préciser les dates exactes de leurs visites, mais il était facile à chacune de se rappeler les noms de tous ceux qui étaient présents dans l'île en même temps qu'elle. Étant donné que seul le domestique possédait la clé des souterrains (dont la serrure était inviolée), il était évident que celui-ci était l'assassin, et que sa mort à lui était purement accidentelle. L'affaire fut donc classée.

LE PROFESSEUR TURNER-SMITH

Ralston avait passé sa jeunesse à Oxford, où il avait connu un étudiant particulièrement brillant, un certain Cedric Turner-Smith, qui l'avait aidé un jour à résoudre une énigme policière. Celui-ci s'était depuis distingué par ses travaux en Mathématiques finies et était devenu professeur à Merton College. En passant par Oxford, Ralston ne put s'empêcher d'aller voir son ami et de lui exposer quelques points curieux en rapport avec l'affaire du meurtre de Jeremy Morse.

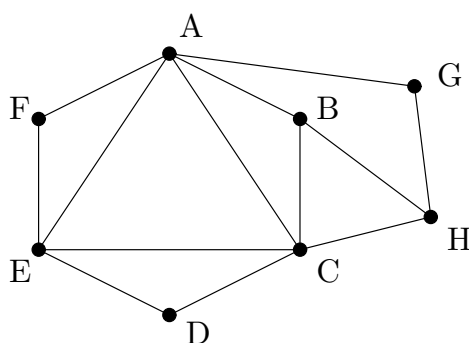
Il le retrouva sans peine dans un des « quadrangles » du collège, et au lieu de se promener dans les jardins, ils décidèrent d'aller discuter autour d'une bière dans un des pubs des environs.

Lorsque Ralston commença à raconter sa découverte de trois cadavres, deux hommes et un crocodile, Turner-Smith s'étrangla de rire. Le patron vint les interrompre pour poser devant eux deux bocks de Guinness où surnageait la mousse brune.

Le détective Ralston reprit alors son exposé :

- Il est peu de choses que l'on sache au sujet de la mort du duc de Densmore et de son domestique, découverts malheureusement plus d'un an après l'explosion : Les dernières personnes à avoir séjourné dans l'île et à avoir vu le duc encore en vie sont huit femmes qui n'ont pas été en mesure de se rappeler les dates de leurs séjours respectifs ; par contre, chacune d'elles se rappelle très bien les noms des femmes qu'elle a rencontrées, et toutes les déclarations concordent parfaitement.

Turner-Smith parut fort intéressé par le récit du détective, et se fit répéter les noms des femmes rencontrées sur l'île par chacune d'elles ; il sortit alors un crayon et se mit à tracer un curieux petit dessin sur une page de son calepin :



- Sur ce graphe, expliqua le professeur, les huit femmes sont représentées par des points (ou « sommets » du graphe), et la ligne qui relie deux de ces points (ou « arête » du graphe) indique que les deux femmes correspondantes se sont vues pendant leur séjour. Pour simplifier, nous avons désigné chacune d'elles par l'initiale de son

prénom : *F* pour Felicia (Miss Wynn), *C* pour Cynthia (Lady Mansfield), *G* pour Georgia (Mrs Blake), *D* pour Diana (Miss Macleod), *E* pour Emily (Miss Healey), *A* pour Ann (Miss Laybourn), *B* pour Betty (Miss Townsend), *H* pour Helen (Miss Grimshaw). Ainsi, comme vous voyez, Cynthia n'a rencontré que Diana, Emily, Ann, Betty et Helen ; Felicia a rencontré seulement Emily et Ann ; etc... Vous êtes bien sûr que ce schéma est complet ?

- Certes, et chaque déposition confirme les autres.

- Et vous êtes bien sûr qu'aucune des femmes n'a pu se rendre plusieurs fois sur l'île ?

- Cela a été également confirmé par les marins du port.

Turner Smith regarda un instant son croquis, puis s'exclama :

- Ah, mon cher, ne voyez vous pas que ce graphe innocente complètement le maître d'hôtel Stewart que vous accusiez si hâtivement ?

Ralston regarda son ami avec la plus complète stupéfaction.

- Vous m'avez bien assuré, reprit Turner-Smith, que le crime a été longuement préparé par une personne cachée dans les couloirs du labyrinthe. Eh bien, ce que montre votre graphe d'une façon indiscutable, c'est que cette personne est l'une des huit invitées !

Le détective ne paraissant toujours pas comprendre, le professeur continua :

- Si tout le monde dit la vérité sans rien dissimuler, le graphe serait ce que nous appelons depuis les travaux en 1957 du mathématicien hongrois Hajós, *un graphe d'intervalles*. C'est-à-dire que le graphe représente une famille d'intervalles (sur une droite ou un axe orienté) de sorte que chaque sommet représente un intervalle de la famille ; et que chaque couple de sommets reliés par une arête représente deux intervalles ayant une partie commune. Car il est bien évident que si les invitées n'ont fait qu'un seul séjour dans l'île, la période correspondant à ce séjour est un intervalle (sur l'axe des temps), et si deux femmes se sont rencontrées, les intervalles de temps de leurs séjours respectifs ont une partie commune.

Le détective fronçait déjà les sourcils quand Turner-Smith s'empara du petit dessin :

- Or, il existe un théorème qui montre immédiatement que le graphe tracé n'est pas un graphe d'intervalles. Pourquoi cela ? Regardez la configuration constituée par les 6 sommets *A, B, C, D, E, F* un triangle inscrit dans un hexagone. Si ces 6 sommets représentaient 6 intervalles sur un axe, nous obtiendrions une contradiction. (La preuve par contradiction, la voilà : par raison de symétrie, on peut supposer que les intervalles *B, D, F* qui doivent être deux à deux disjoints, sont situés sur l'axe dans cet ordre, quitte à changer le choix des noms ; mais alors l'intervalle *A*, qui rencontre les intervalles *B* et *F*, devrait recouvrir l'intervalle *D* qui est au milieu d'eux, ce qui est faux puisque dans le graphe dessiné le sommet marqué *A* n'est pas relié au sommet marqué *D*). Vous me suivez ?

Ralston, songeur, murmura :

- Voilà qui est clair. Mais cela ne dit toujours pas qui est le coupable !

- Au contraire, reprit Turner-Smith en souriant, car ce graphe a en outre une propriété stupéfiante, une propriété inattendue, qui montre, d'une façon indiscutable, le seul assassin possible !

Le professeur prit le temps d'achever sa bière et reposa soigneusement le bock sur le carré de carton :

- Je ne vous ai pas tout dit ; l'énoncé du théorème de Hajós est en fait plus précis : un

graphe d'intervalles ne peut contenir ni un triangle inscrit dans un hexagone, ni un cycle sans cordes de longueur au moins 4. Regardez ! Le graphe que vous avez tracé comporte exactement trois configurations interdites par ce théorème : l'ensemble $ABCDEF$ (le triangle inscrit dans un hexagone), l'ensemble $ACHG$ (le cycle de longueur 4) et l'ensemble $ABHG$ (autre cycle de longueur 4). Ils ont qu'un seul sommet en commun... le sommet A . Comme l'élimination du sommet A et seulement de celui-là redonne au graphe les propriétés d'un graphe d'intervalles, la meurtrière, celle qui a dû se cacher dans les souterrains, c'est donc la personne correspondant au point A , c'est Ann Laybourn !

Ralston, tout rouge d'excitation, s'écria :

- Fantastique ! Dire que ces mathématiques modernes peuvent révéler l'assassin immédiatement ! Mais dites-moi, ne peuvent-elles pas aussi indiquer dans quel ordre ces huit personnes sont arrivées dans l'île ?

- Impossible avec seulement le graphe, répliqua sèchement Turner-Smith. Pour cela, je vous conseille de vous précipiter chez Miss Laybourn, qui pourra certainement vous en dire davantage...

EPILOGUE

Lorsque, en faisant hurler leur sirène, le détective Ralston et le sergent Hurley arrivèrent devant le 23 Hilton Road, c'était déjà trop tard : Miss Ann Laybourn s'était suicidée au gaz, et son corps avait été emmené par les pompiers. Tout, dans ce petit appartement sombre et encombré, révélait un dénûment extrême ; les murs portaient encore la trace des tableaux manquants qui devaient avoir été vendus. Remords ? Misère ? La réponse fut donnée par un petit carnet noir trouvé sur la table de chevet. Dans les trois premières pages, toutes couvertes par l'écriture fine et nerveuse d'Ann Laybourn, on pouvait lire :

« Lorsque je reçus la lettre de Jeremy, mon amant le plus généreux, je n'avais certes pas le désir de le supprimer, bien au contraire. Il m'avait couverte de bijoux à Singapour, à Kuala Lumpur, à Jakarta. Seulement, depuis deux ans, j'ai été obligée de revendre mes bijoux un à un, j'étais devenue pauvre, et son invitation venait à point pour me renflouer.

Mon truc, pourtant, était excellent. Lorsqu'un soir, en rentrant à l'hôtel Raffles de Singapour au volant d'une voiture de location, il renversa un piéton, il était si terrorisé, et si ivre, qu'il ne pouvait plus bouger et pleura sur mon épaule. Je lui offris de sortir m'occuper seule de la victime : c'était un petit cireur de chaussures chinois qui se tenait assis derrière la voiture, légèrement groggy, et auquel j'offris cent dollars singapouriens sous la seule condition qu'il fasse le mort pendant quelques minutes. Bien entendu, il accepta, et je prétendis à Jeremy qu'on l'avait tué, qu'il fallait prendre le premier avion pour fuir le pays.

A Jakarta, j'ai obtenu sans peine de Jeremy qu'il m'achète une broche aperçue dans les vitrines de l'hôtel Borobudur, une sorte d'étoile en or massif ayant à son centre un diamant. Il faut dire que mi-sérieuse, mi-plaisantant, j'avais laissé entendre que c'était peu pour le prix de mon silence !

Dès mon arrivée dans l'île de White, j'ai tenté en vain de parler à Jeremy en tête à tête ; à cause de la présence d'un mannequin, Felicia White, et d'une étudiante

irlandaise, Emily Healey, il m'a fallu attendre le soir, une partie d'échecs dans la solitude de la bibliothèque étant un prétexte idéal pour mettre tout le monde dehors. Je demandai alors au duc une rente de mille livres par mois pour l'assurer de mon silence. Jeremy, blême, murmura qu'il lui fallait réfléchir. La seconde entrevue en tête à tête fut beaucoup moins plaisante. Jeremy avait eu le temps de téléphoner au portier du Raffles qu'il connaissait bien et apprit ainsi que le cireur de chaussures de l'hôtel n'avait jamais été écrasé et qu'il se portait à merveille. Il me reprit immédiatement la broche, exigea que je lui retourne ses autres cadeaux, sans quoi il irait me dénoncer à la police. Les autres bijoux avaient été revendus et je n'avais plus le choix : il me fallait le supprimer.

L'occasion me fut offerte lorsque le taciturne Stewart partit pour la journée avec le canot et que le duc voulut accompagner Emily à la plage. Je pus ainsi m'introduire dans l'office, où j'ai vite réussi à trouver la boîte à clés du majordome. J'empruntai la seule grosse clé qui paraissait pouvoir ouvrir la porte du labyrinthe, pris une des lampes torches du placard et quelques provisions, et je partis explorer les couloirs du sous-sol. Là, j'ai tout d'abord découvert l'entrepôt des explosifs qui avaient servi à faire le trou dans le rocher pour abriter le canot ; il en restait encore. Dès lors, il était facile de relier un détonateur à l'un des disjoncteurs, ce qui aurait certainement tué la personne imprudente qui, au-dessus, allumerait l'électricité. Il me fallut rester enfermée là plusieurs jours pour repérer les emplacements des chambres à l'étage. De toutes façons, il me manquait quelques outils et du fil électrique, et lorsque je ressortis, c'était à l'aube, suffisamment tôt pour pouvoir remettre la clé à sa place sans me faire voir de Stewart.

Quelques jours plus tard, mon plan était prêt ; le studio qui abritait le crocodile, et qui n'était visité par le duc que tous les quinze jours, était l'endroit sous lequel j'allais faire éclater les explosifs. Grâce au carnet dans lequel Stewart inscrivait les horaires de leurs arrivées et départs, j'avais même la certitude qu'il ne resterait aucune invitée sur l'île. Je décidai donc d'aller reprendre la clé à minuit, quand le duc dormirait, mais cela faillit échouer à cause de Lady Mansfield : cette détestable personne, logée exceptionnellement dans une des chambres à l'intérieur du château, avait eu l'idée de se rendre à l'office au même moment. Je l'ai bousculée dans le noir, et elle n'a certainement pas eu le temps de me reconnaître. La première partie de mon plan s'est donc réalisée comme prévu, et il ne restait plus qu'à attendre que le roi soit mat. Avec Mrs Blake, nous avons été les deux dernières invitées à quitter l'île, et, je dois le dire, ce fut avec un certain soulagement.

N.B. Mes problèmes financiers n'ont pas été résolus pour autant, et si aucune occasion ne se présente dans les jours qui vont suivre, ce sera pour moi la fin. »

Sous le carnet d'Ann Laybourn se trouvait un morceau de papier déchiré sur lequel on pouvait lire quelques mots avec l'écriture appliquée du majordome :

« Séjours des invités :

Miss Felicia Wynn	du 20 juin au 25 juin	Studio n° 1
Lady Cynthia Mansfield	du 29 juin au 2 août	Chambre bleue du château
Mrs Georgia Blake	du 3 au 7 août	Studio n° 1
Miss Diana Macleod	du 28 juin au 4 juillet	Studio n° 1
Miss Emily Healey	du 15 juin au 4 juillet	Studio n° 2

<i>Miss Ann Laybourn</i>	<i>du 21 juin au 7 août</i>	<i>Studio n° 3</i>
<i>Miss Betty Townsend</i>	<i>du 9 au 30 juillet</i>	<i>Studio n° 1</i>
<i>Miss Helen Grimshaw</i>	<i>du 18 juillet au 4 août</i>	<i>Studio n° 2 »</i>